L'Abeille de la Nouvelle-Orleans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau : 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Du 11 janvier 1911.

Thermomètre de E.Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin..	60	14
Midi.....	70	19
3 P. M.....	72	19
6 P. M.....	72	20

CARNET MONDAIN

JANVIER

BALS À L'ATHÉNÉUM

12 Artemisians.
13 Mittens.
27 Equipe de Yami.

FEVRIER

À L'OPÉRA

2 Nérée.
6 Olympiens.
10 Falstaffiens.
13 Mithras.
16 Obéron.
21 Atlantéens.
23 Chevaliers de Momus
27 Equipe de Protée.
28 Rex.
28 Equipe de Comus.

L'ENFANCE CRIMINELLE.

La commission sénatoriale en France, qui a été chargée d'examiner les propositions relatives aux tribunaux d'enfants, vient d'arrêter ses conclusions.

On sait que l'Angleterre et l'Amérique, de longue date, ont institué, pour les mineurs inculpés de délits ou de crimes, des juridictions particulières. Plusieurs considérations militaient en faveur de cette création. D'une part, il convient d'éviter à des adolescents, qui peuvent encore s'amender, des promiscuités périlleuses et une publicité démoralisante. De l'autre, les magistrats qui sont appelés à examiner le cas des jeunes délinquants doivent être rompus à la pratique de leur mandat et, par suite, s'être spécialisés dans leur tâche. En ce domaine, au surplus, la répression ne suffit pas : elle doit être complétée par des mesures de tutelle capables de réagir sur la mentalité de l'inculpé.

Le tribunal de la Seine avait donné d'excellents exemples, et pris de fécondes initiatives en cet ordre d'idées.

La commission sénatoriale — dans son rapport qui est confié à M. Fernand Dreyfus — sanctionnera et généralisera ces innovations. Désormais, les enfants de moins de treize ans seront déférés à des conseils familiaux, et ceux de plus de treize ans et de moins de dix huit, comparaîtront devant des chambres spéciales.

Si l'on admet que la question de la criminalité juvénile est une des plus graves et des plus pressantes de notre époque, on rendra hommage aux sages décisions qui viennent d'être prises.

La conquête de l'air

Mort tragique de deux aviateurs.

Paris, 30 décembre.

Voici quelques jours, Alexandre Laffont, un aviateur peu connu du grand public, mais très estimé de ses collègues et de gens avertis qui le savaient chef pilote d'une école d'aviation, venait s'installer sur le champ de manœuvres d'Issy-les-Moulineaux, en compagnie d'un de ses élèves nommé Pola. Les deux hommes comptaient ravir à Wynmalen le Grand Prix de l'Automobile-Club de France et n'attendaient, pour prendre leur essor vers Bruxelles, qu'une belle matinée.

Les Parisiens savent ce que fut le ciel d'hiver : peu de brise, un rayon de soleil, un froid terrible après la douceur des journées précédentes. Un temps pour promenades aériennes ? Non. Le froid, qui n'est déjà point drôle quand on déambule tout prosaïquement sur un trottoir, devient une véritable torture quand il s'agit de faire du 80 kilomètres à l'heure à deux ou trois cents mètres de terre. Mais nous étions le 28 décembre et le Grand Prix de l'A. C. F. sera définitivement attribué le 31 décembre. Et puis, nos aviateurs ne craignent pas grand'chose, ils ont bonne humeur, ils sont jeunes, le sang coule vite et chaud dans leurs veines. Laffont décida de partir et son élève, propriétaire de l'appareil qui devait servir au fameux voyage, partagea son avis.

Dès l'aube—c'est-à-dire assez tard, quelques minutes après sept heures—on commença les préparatifs. Les curieux, en fort petit nombre, regardaient en battant la semelle. Les chronométreurs arrivèrent, les mains dans les poches et le col relevé. Ils accomplirent les formalités d'usage, pesèrent les concurrents, poinçonnèrent l'appareil.

A huit heures un quart Laffont et son passager prirent place sur leur siège. Quelques poignées de main et Laffont déclare à ses amis, qui lui souhaitent chance :

—Avec cet appareil j'espère réussir le voyage, aller et retour, en moins de huit heures.

Et comme on lui fait observer qu'il souffrira certainement du froid :

— Bah ! réplique-t-il, il est difficile de trouver un temps plus propice. Nous avons trop attendu pour laisser échapper une occasion si belle.

Un ordre bref, le monoplan roule, semble ne plus qu'effleurer la terre, puis tout à coup échappe à son emprise et s'envole. Mais on devine que tout ne va pas aussi bien qu'il faudrait à bord. Laffont travaille ses commandes, essaie plusieurs virages, et finalement revient au sol.

Les mécaniciens se précipitent, examinent le moteur, les attaches. Dix minutes s'écoulent. Nouveau départ, nouvel arrêt.

Enfin, à 8 h. 44' 50" Laffont s'élance, résolu, confie-t-il, à ne plus atterrir que s'il y est absolument contraint. Et le chronométreur officiel s'empresse d'aller prendre son poste, à l'angle du boulevard Victor et de la ligne du chemin de fer, afin de noter la seconde exacte où les concurrents franchiront la ligne réglementaire.

Laffont, qui n'a point voulu risquer son va tout sans une suprême expérience, boucle une première fois l'aérodrome à 60 mètres environ d'altitude, monte ensuite à 150 mètres dans l'espoir de trouver une atmosphère plus calme et commence un second tour de piste. Mais voici que l'appareil semble échapper à la conduite du pilote, il pique de l'avant à plusieurs reprises, se redresse, oscille à droite et à gauche monte comme si Laffont, en s'élevant, espérait faire la folie furieuse des remous. Le voici, maintenant, qui se dirige vers Clamart. Il revient, mais telle une épave aérienne, jouet d'une tempête qu'on ne peut comprendre d'en bas. Les aviateurs veulent ils atterrir ? Projettent-ils de tourner encore en cercle avant de s'éloigner franchement ? On ne sait ; l'angoisse de ceux qui voient grandit. Brusquement, l'appareil pivote sur place et descend, descend encore, en pivotant toujours. Puis une aile se détache. La chute est dès lors foudroyante. Une masse s'abat violemment sur le sol. Un peu de fumée se dégage dans un bruit sourd d'explosion. C'est fini.

On se précipite, et ce qu'on aperçoit tout d'abord c'est un indescriptible chaos de débris ; le moteur est enfoncé profondément dans la terre, une aile est en miettes, le châssis d'atterrissage et les radiateurs sont pulvérisés, le fuselage est en trois morceaux. Seule, la queue est intacte. Laffont gît à quelques mètres de son monoplan. Il a le crâne défoncé, la cervelle s'échappe par un large trou. Le sang coule du nez, de la bouche, des oreilles. L'extrémité du bras gauche, repliée, est enfoncée dans la poitrine.

Laffont a été tué sur le coup. Entre l'aile et le fuselage de l'appareil, Pola est étendu. Il est affreusement défiguré, le sang lui sort à flots de la bouche, mais il respire encore faiblement.

Une ambulance, mandée en toute hâte, emporte le cadavre de Laffont, et Pola, qui agonise, vers l'hôpital Boucicaut. Plusieurs automobiles suivent, dans lesquelles ont pris place les amis du mort et du mourant. A neuf heures un quart le lugubre cortège parvient aux portes de l'hôpital. Les deux civières sont descendues ; l'interne de service se penche sur celle où repose Pola : mort. Le malheureux a rendu le dernier soupir durant le trajet.

Une chambre spéciale est aussitôt aménagée en chapelle ardente et les deux cadavres sont placés côte à côte.

La cause de ce drame ? Le légendaire remous ? La genèse de la chute porte à le croire. Ne sommes nous d'ailleurs point habitués à ne pas comprendre. Ceux qui pourraient nous dire sont morts.

Et voici comment l'année 1910, qui commença dans le deuil—Léon Delagrange se tua le 4 janvier 1910—s'achève comme elle a commencé, s'achève, hélas! aussi comme nous l'avons vécue, puisque ces deux morts sont les vingt-quatrième et vingt-cinquième que nous enregistrons depuis le 1er janvier 1910.

Désastreux incendie

Cincinnati, 11 janvier — Cinq personnes ont perdu la vie dans l'incendie qui, la nuit dernière, a détruit le bâtiment de la Chambre de Commerce de Cincinnati.

Une vingtaine de pompiers ont été blessés.

Les pertes matérielles dépassent un million de dollars.

Le Roi de Serbie à Paris.

C'est décidément au mois de février que la France aura la visite officielle de S. M. le roi Pierre Ier de Serbie.

Le souverain doit être reçu à Rome par le roi et la reine d'Italie le 15 février. Il ira ensuite directement à Paris, où il sera entre le 20 et le 25 février.

S. Exc. M. Vesnitch, ministre de Serbie, est parti après les fêtes du nouvel an pour Belgrade, où il conférera avec le roi de Serbie, au sujet du programme des fêtes que le Président et le gouvernement de la République française et la Ville de Paris comptent donner en son honneur pendant son séjour, qui sera d'environ une demi-semaine.

Ce programme ne sera définitivement arrêté qu'après avoir été soumis à l'agrément du Roi et de M. Fallières, mais il comporte d'ores et déjà, avec les cérémonies habituelles, des manœuvres militaires, une visite de Saint-Cyr, où le roi Pierre Ier fit ses études dans la promotion 1862-64, dite de Puebla. Il s'y trouva avec plusieurs de nos grands chefs militaires, notamment les généraux Hagron, ancien généralissime, Dodds, Blancq, Girardel, Lacapelle, Privat, etc.

Le souverain qui va nous rendre visite fit ses premières armes dans nos rangs pendant la guerre de 1870, et il ne quitta notre armée qu'après la signature de la paix.

La belle lettre que le jeune officier écrivit alors au ministre de la guerre, à Bordeaux, était restée inédite.

On l'a conservée dans les archives de la rue Saint-Dominique, et la voici :

Bordeaux, 6 mars 1871.

Lorsque la guerre a éclaté, j'ai tenu à honneur que ma carrière militaire débutât sous le drapeau français, tant à cause de mes sympathies pour la France que pour reconnaître l'éducation militaire que j'avais reçue d'elle.

Ancien élève de Saint-Cyr et de l'Ecole d'état major, j'ai voulu combattre à côté de mes anciens camarades.

Engagé volontaire dans la légion étrangère, j'ai été nommé officier le 25 septembre 1870 ; c'est à ce titre que j'ai assisté à toutes les opérations de l'armée de la Loire. Puis j'ai été attaché à l'état major de l'armée de l'Est, où j'ai combattu jusqu'au moment où elle a passé en Suisse, d'où je suis revenu pour me mettre de nouveau à votre disposition.

La guerre étant terminée aujourd'hui, et des intérêts de famille impérieux réclamant ma présence au milieu des miens, j'ai l'honneur de vous prier, monsieur le ministre de vouloir bien accepter ma démission.

Je ne vous l'aurais certainement pas adressée si la paix n'était pas signée et si l'on avait pu s'attendre à une nouvelle campagne.

Je considérerai comme un des précieux souvenirs de ma carrière le temps que j'ai eu l'honneur de passer sous les drapeaux et si je n'ai d'autre souvenir de cette période que le grade qui m'a été conféré, la mémoire en restera néanmoins dans nos traditions de famille, où l'on retrouve depuis de longues années, une fidèle affection à la France, à laquelle la Serbie doit, surtout depuis cinquante ans, la consolidation de son autonomie et les meilleurs éléments de son indépendance.

Les anciens camarades de promotion du roi de Serbie et ses compagnons d'armes de 1870 donneront, à côté du programme officiel, une fête intime au Cercle militaire en l'honneur du lieutenant Pierre Karageorgevitch, qui ne veut être reçu là que sous le nom de "Kara", qu'il portait à Saint-Cyr, à l'Ecole d'état major et sur nos champs de bataille.

CH. DAUZATS.

Le premier arbre de Noël.

S'il faut en croire les "Münchner Nachrichten", les premiers arbres de Noël qu'on ait vus en Europe parurent en Alsace, à Strasbourg, en 1604, peut-être à Schelestadt vers 1546. La mode s'en répandit lentement en Allemagne, vers la fin du dix septième siècle. Mais, dans le siècle suivant, elle était si générale qu'en 1775, lorsque Gœthe arriva à Weimar, le duc fut obligé de sévir contre l'abus.

La coutume d'allumer des bougies dans les arbres de Noël est encore plus récente. Il n'en est pas question dans les vieilles chroniques alsaciennes ; on en trouve les premières traces en 1737 et 1750 à Zittau et à Nassau. Mais Gœthe, dans "Werther", décrit l'arbre de Noël tel que nous le voyons, "orné de lumières, de pommes et de jouets en sucre qui excitent une joie paradisiaque".

Un auteur italien, qui voyagea dans l'Inde, en 1503, raconte que près de Calcutta, dans un lieu de pèlerinage, le peuple se réunit le 25 décembre autour d'un arbre tout illuminé de flambeaux et de lampes.

Ce sont les missionnaires qui auraient importé cet usage en Europe. Sa popularité ne date, à Berlin, que de 1780, à Hambourg de 1796, à Dresde de 1807, à Vienne de de 1817, à Londres et à Paris de 1840.

Ce qu'on a mangé à Paris.

Un mandataire des Halles, que l'on questionné à ce propos, a tenu le langage suivant :

Voulez vous savoir combien de victuailles de toutes sortes ont été englouties en cette nuit de réveillon 1910 à Paris ?

— Depuis longtemps, dit-il, Paris n'avait aussi copieusement réveillonné. Malgré la crise des transports, nous ne nous sommes pas laissé prendre au dépourvu. Nous avons pu satisfaire la frigale gastronomique des joyeux soupeurs. Voulez vous des chiffres ? Ils sont formidables.... Ainsi, il a été consommé 189,648 volailles, 70,000 kilos de beurre, 200,000 kilos de boudin, 9,308 pièces de gibier, 65,800 kilos de fromage.....

—Arrêtez vous !....

—140,000 kilos, en chiffres ronds, de poissons de marée, 8,850 kilos de poissons d'eau douce, 14,350 kilos de coquillages, moules, crevettes, etc ; 1,000 kilos d'escargots.

—Et les huîtres ?

—Ah ! les huîtres !.... Elles triomphèrent sur toutes les tables, depuis les cabarets à la mode jusqu'aux "bouillons" démocratiques.... On en a fait une belle consommation....

— Combien ?

— 38,000 kilos aux Halles.... sans compter les huîtres qui ont été achetées chez les marchands et dans les épiceries.

L'ESPRIT DES AUTRES

— Je viens pour mes étrennes....

—Mais qui êtes-vous ?

—Je suis le petit clerc de l'huissier qui vous a saisi la semaine dernière....

THEATRES.

Théâtre de l'Opéra.

Seconde représentation de *La Bohème*, ce soir, à l'Opéra, avec les rôles distribués de la même façon qu'à la première, c'est-à-dire, MM. Fontaine, *Rodolphe* ; Caillol, *Schaunard* ; Montano, *Marcel* ; Huberty, *Colline*; Vergnes, Becharde, Perrier, les autres personnages masculins ; et Mlles Rolland, *Mimi* et Cortez, *Musette*.

On se rappelle l'éclatant succès qu'ont obtenu les artistes la semaine dernière dans l'œuvre de Puccini ; quiconque leur en prédirait un autre pour ce soir, risquerait peu de se tromper.

Samedi soir, dernière de *Thaïs* cette saison, et dimanche en matinée, *Sigurd* ; le soir, *Mam'zelle Trompette*, une nouveauté en Amérique.

A l'étude, *L'Attaque du Moulin*, un grand opéra qui a eu un retentissant succès en France.

Nous avons reçu hier la carte et les bons souhaits de M. Georges Berger-Reiber, un des excellents artistes du théâtre de la rue Bourbon ; procédé courtois dont nous le remercions.

TULANE.

M. Kyrle Bellew et sa troupe n'auront joué "Raffles" que devant des salles absolument bondées. A chaque représentation, en matinée comme le soir, il n'y a plus une seule place libre bien avant le lever du rideau.

Les places pour les représentations de "The Easiest Way" seront mises en vente à partir de ce matin au contrôle du Tulane. Cette jolie comédie dramatique, dans laquelle Mlle Frances Starr tiendra le premier rôle, sera jouée à partir de dimanche soir et tiendra l'affiche toute la semaine prochaine.

CRESCENT.

La tournée d'adieu de Mlle Rose Melville, la charmante artiste qui interprète le personnage de "Sis Hopkins" doit être fructueuse à en juger par la foule qui se presse à chaque représentation dans la salle du Crescent.

La semaine prochaine la direction de ce théâtre mettra à l'affiche une comédie musicale très gaie, intitulée "The Cow and the Moon".

Le public peut retenir ses places à partir d'aujourd'hui.

ORPHEUM.

Succès toujours croissant pour le programme de l'Orpheum cette semaine.

Chacun des artistes qui paraissent successivement est rappelé. Tous le méritent d'ailleurs.

Le théâtre de la rue St-Charles possède actuellement une troupe de vaudeville aussi brillante qu'on puisse le désirer.

Edition Hebdomadaire de "Abeille".

Nous publions régulièrement, le samedi matin, une édition hebdomadaire renfermant toutes les matières,—littéraires, politiques et autres,—qui ont paru pendant la semaine, dans l'"Abeille" quotidienne. Cette édition, complète sous tous les rapports, est fort utile aux personnes qui ne peuvent acheter le journal tous les jours, ou qui désirent tenir leurs amis ou correspondants européens au courant des affaires de la Louisiane. Nous le vendons sous bande dans nos bureaux à raison de 10 cts le numéro.

Conférence du Mercredi DU COLLÈGE NEWCOMB.

M. Béziat parle du Midi pyrénéen.

A l'aide de nombreuses projections, qui ajoutaient à l'intérêt de la conférence, M. le professeur Béziat a fait faire à ses auditeurs, hier après-midi, un véritable voyage de plaisir dans une des parties les plus pittoresques de la France—le "Midi pyrénéen".

Partant de Bayonne, dont il a rappelé l'importance historique, et de Biarritz, rendez-vous de l'aristocratie mondiale, le conférencier a fait visiter tour à tour à ses auditeurs les villes d'Eaux les plus populaires des Pyrénées. Mais d'abord il leur a montré Pau, et le Château où naquit Henri IV, sa chambre à coucher et la carapace de tortue qui lui servit de berceau.

Rappelant l'anecdote qui veut que le grand-père d'Henri IV ait humecté de vin de Jurançon les lèvres du nouveau-né, le conférencier a montré les vendangeurs à l'ouvrage, et la "Place Royale" de laquelle on peut voir les fameuses collines de Jurançon, ainsi que la silhouette bleuâtre des Pyrénées.

Puis c'est Lourdes, avec sa basilique, sa grotte, son chemin de la croix, ses marchands de bibelots sacrés, ses pèlerinages, dont M. Béziat a raconté les débuts et esquissé la physionomie ; et, quittant les eaux miraculeuses pour les sources thermales, qui abondent dans la région, le conférencier a fait passer devant les yeux de ses auditeurs les sites les plus intéressants de cette région, le lac de Gaube, la cascade du Cerizet, Luz, avec son église et son château-fort bâti par les chevaliers de Malte à l'époque des Croisades ; la vallée de Campan, par laquelle on se rend de Luz à Bagnères, de Bigorre ; Bagnères, Luchon et sa "Buvette du Pré ;" le cirque de Gavarnie, et plusieurs ports pyrénéens, parmi lesquels celui de Vénasque et Somport.

Ce dernier, par lequel sont passées depuis les temps les plus reculés de l'histoire toutes les grandes armées qui tentèrent d'envahir la France—entr'autres, celle des Sarrasins qui, en 732, devaient être écrasées à Poitiers par Charles Martel Somport, disons-nous, terminait une excursion des plus intéressantes dans la vallée d'Aspe, cette ancienne petite république dont la "capitale" actuelle est Bedous, bien que le chef-lieu de canton soit Accous.

Plusieurs projections ont montré les endroits les plus pittoresques de la route qui va de Bedous à Somport, cette route elle-même, que longe le gave, sur lequel sont jetés des ponts admirables d'audace et d'élégance architecturale.

Le nom de Roland qui semble, tant il est populaire dans les Pyrénées, être gravé sur tous les rochers, a évoqué le souvenir des vers de la fameuse "Chansons de Roland".

"Alt sont li pui, e tenebros e grant, etc,"

qui terminaient la conférence, et que M. Béziat a rendus par ceux-ci :

"Hauts sont les monts, et ténébreux et grands
"Profonds les gouffres, les gaves écumants,
"De mille cors, et derrière et devant
"L'écho répond au cor du preux Roland
"Hauts sont les monts, et ténébreux et grands.

Dans un télégramme arrivé au dernier moment, M. Breton priait de remettre à plus tard sa conférence de mercredi prochain. Pour remplir le vide causé par l'absence imprévue de M. Breton, M. Béziat a annoncé qu'il prendrait la parole de nouveau mercredi prochain, et que, sans sortir de la région déjà parcourue, il invitait son auditoire à faire la connaissance des Basques.

Tremblement de terre.

Santa Clara, Cal., 11 janvier — De faibles tremblements de terre ont été enregistrés par le sismographe hier après-midi à 3 : 17 heures, et ont continué pendant soixante-quinze secondes, les oscillations se présentant également de l'est à l'ouest et du nord au sud.

Feuilleton —DE— L'ABEILLE DE LA N. O.

No 29 Commencé le 10 Déc. 1910

LE GOUFFRE.

GRAND ROMAN INÉDIT

Par CHARLES MEROUVEL

DEUXIEME PARTIE

LUTTES ET DETRESSE

V

JOUR DE NOCES

(Suite)

Jusqu'au dernier moment, il avait espéré une intervention qui arrêterait cette profanation, ce sacrifice d'une adorable créature digne de toutes les félicités et livrée à un être dont elle ne pouvait attendre que des déceptions et des misères.

Il y en a pour les grands comme pour les petits, pour les riches comme pour les pauvres.

Le vieux M. Rivolet semblait aussi mécontent et soucieux.

Trop clairvoyant pour ne pas percer à jour la situation pécuniaire des d'Andelle, que de fois il avait essayé d'ouvrir les yeux de madame de Marans !

Ses efforts avaient échoué.

La bonne dame était frappée, en ce qui concernait l'ancien préfet, d'un aveuglement inguérissable.

Elle se contentait de répondre aux justes observations de son ami :

—Vous avez raison.... Je sais .... Plaie d'argent n'est pas mortelle. Raoul — elle n'appelait le futur de sa nièce que de son petit nom, par amitié — Raoul ne nous a jamais caché la vérité, mais il adore Mathilde..... Ils seront heureux !

Elle était sincère.

Témoin des douleurs, des souffrances de l'innocente, lui sachant le cœur blessé, elle espérait du mariage une distraction, une dérivation à ses sombres pensées.

De cette union, elle attendait la guérison de cette âme si violemment froissée, écrasée par l'attentat du manoir de Rouves, comme un passant sous les roues du fardier qui le renverse.

L'ancien préfet, habilement, par de demi-aveux, par des lamentations sur la baisse des terres, et la diminution des fermages, savait répondre d'avance aux attaques dont il était l'objet.

Et bien que fort intelligente, mais trop grande et trop prévenue pour s'arrêter à de mesquines considérations, madame de Marans avait confiance dans l'avenir que son faux ami lui présentait sous les plus riantes couleurs.

Jusqu'au dernier moment la vicomtesse voulut espérer un incident, un coup de théâtre, un éclair de raison illuminant l'esprit de la future comtesse d'Andelle.

Elle était si pâle, si frissonnante ; ses traits contractés annonçaient une telle souffrance, si visible, une contrainte si douloureuse : il se livrait en elle un tel combat que la vicomtesse qui la dévorait du regard ne pouvait consentir à accepter sa défaite.

Le maire, au milieu d'un silence impressionnant demanda à la future tremblante sous ses voiles blancs :

—Mademoiselle, vous acceptez pour époux M. Raoul Félix d'Andelle ici présent ?

Elle répondit d'une voix faible mais parfaitement intelligible :

—Oui, monsieur le maire.

C'en était fait.

La vicomtesse se serait écroulée sur sa chaise s'il y en avait eu une derrière elle.

Mais l'assistance était trop nombreuse pour lui permettre ce mouvement de défaillance classique.

Elle entendit presque aussitôt le magistrat poser la même question au futur :

—Monsieur, vous acceptez pour femme et légitime épouse mademoiselle Mathilde-Eugénie de Fel-Lussay, ici présente ?

L'ancien lieutenant de hussards répondit d'une voix qui arriva aux oreilles de sa mystérieuse ennemie comme une sonnerie de clairon :

—Oui, monsieur le maire.

Le magistrat prononça la formule du sacrement municipal :

—Au nom de la loi, vous êtes unis par le mariage.

La bataille était terminée ; le dieu de la victoire qui décide du sort des armes, favorisait les d'Andelle.

Ils triomphaient sur toute la ligne.

La foule se dispersa.

Les voitures se dirigèrent vers l'église de Saint-Thomas-d'Aquin.

La vicomtesse, humiliée, terrifiée, semblait changée en statue.

Elle n'avait plus rien à apprendre, plus rien à faire.

Celle qu'elle avait voulu soustraire au joug sous lequel elle venait de se courber ne s'appartenait plus.

Les vœux et les prières ne changeraient rien à sa destinée.

Elle était fixée !

Enfin avec son fils, dans une voiture de remise, car ils ne s'accordaient pas le luxe d'un coupé à Paris, elle suivit la multitude des amis de madame de Marans qui se rendait à l'église.

—Eh bien ? demanda le jeune homme à sa mère, tristement.

Elle répondit, les dents serrées :

—C'est une abomination, un meurtre.

—N'est-ce pas ?

—Oh !

Elle avait le cœur gonflé de rage.

Lui, il n'était que désolé.

Mais qu'aurait-il pu faire ?

Cependant la pensée que cette voisine de campagne, si charmante, si bonne, si confiante, allait appartenir à ce viveur, à ce coureur de filles, qui n'avait même pas la pudeur, à la veille de son mariage, de mettre un frein à ses emportements, de voiler ses frasques, de dissimuler ses liaisons, lui causait un malaise, une sorte de dégoût presque involontaire. ...

Elle allait être à lui, cette proie.

Il lui appartenait, ce bijou !

Tout à coup, il toucha la main de sa mère en disant :

—Sais-tu qui j'ai aperçu tout à l'heure ?

—Où donc ?

Il montra du doigt le carrefour où leur coupé venait de passer :

—Là, au coin de cette rue....

—Le baron de Rouves.

—Pas possible !

—Lui-même.... J'en suis certain.... Il m'a paru qu'il essayait de se dissimuler, son chapeau sur les yeux....

La vicomtesse murmura:

—Peut être.... Ne dit-on pas qu'il est à Paris, pour tâcher de faire quelque chose.... employé....

Elle ajouta:

—On ne m'ôtera pas de l'idée qu'il s'est passé là-bas des histoires.... Mais quoi ? Le saura-t-on jamais ?

Le coupé s'arrêta à quelques pas du porche de l'église.

Elle était déjà encombrée d'une foule de curieux.

On n'a pas vingt ans et une grande fortune ; on n'occupe pas un hôtel grandiose bâti sous Louis XV, avec une armée de serviteurs de tout ordre ; on ne porte pas un beau nom presque historique, pour se marier sans que la cérémonie, si secrète qu'on essaie de la tenir, si simple qu'on la veuille, attire une foule d'oisifs pour lesquels tout événement, quel qu'il soit, bagarre, noce ou enterrement, est un passe-temps et une sorte de spectacle gratuit.

L'orgue saluait l'entrée des mariés avec la marche nuptiale de Mendelshonn ; la maîtrise préparait ses violons et ses solistes ; le prêtre sa harangue paternelle.

L'église était pleine à ne pas laisser tomber à terre un bracelet ou un mouchoir de poche.

Dans le chœur, la mariée, à genoux sur son prie-Dieu de velours rouge, baissait la tête pour éviter les regards et se recueillir.

Auprès d'elle, Raoul d'Andelle exultait. La tête haute, il semblait dire à l'assistance.

—C'en est fait.... Elle est à moi.... Le tour est joué.

Que d'obstacles il redoutait quelques instants auparavant !

Tout était aplani.

La musique de l'orgue cessa.

La voix du prêtre s'éleva au milieu du silence.

La mariée ne l'écoutait pas.

Elle se disait :

—Que venait il faire ici, lui ? Que veut-il ?.... Qui cherche-t-il ?

Elle l'avait aperçu, elle aussi, ce Roger, cause pour elle de tant d'humiliations et de hontes dans le passé !

Il l'épiait à quelques pas de sa voiture et lorsque leurs yeux s'étaient rencontrés, la durée d'un éclair, elle avait vu dans ceux du coupable le brillant de la fièvre .... sur ses traits presque décomposés une contraction douloureuse, une invocation à la miséricorde, la prière d'un impossible pardon !

Et aussi comme une adjura-